

L’AU-DELÀ ET L’APRÈS-VIE – 7^e causerie

NOSSO LAR (NOTRE DEMEURE) – SUITE 1.

(Message de l'esprit André Luiz recueilli en 1944 par le médium Francisco Candido Xavier.)

Lisias

Un jeune à l’expression singulière et douce, qui avait à la main un grand sac semblant contenir du matériel d’assistance, m’adressa un sourire bienveillant en me disant fraternellement : « Je suis Lisias, ton frère. Mon directeur, l’assistant Henrique de Luna, m’a désigné pour être à ton service pendant la période où un traitement te sera nécessaire. Je suis un visiteur des services de santé coopérant à l’infirmerie et signalant également les besoins d’aide ou les mesures nécessaires concernant les malades récemment arrivés. »

Remarquant ma surprise, il expliqua : « Il y a de nombreux serviteurs ayant les mêmes attributions que moi à Nosso Lar. Tu viens d’être amené à la colonie et, naturellement, tu ignores l’étendue de nos travaux. Afin de t’en donner une idée, il suffit de savoir que rien qu’ici, il existe plus de mille malades spirituels alors que cet édifice est un des plus petits de notre complexe hospitalier. [...] Dans le groupe de quatre-vingts malades à qui je prodigue une assistance quotidienne, cinquante-sept se trouvent dans les mêmes conditions que toi. Et peut-être ignores-tu qu’ici se trouvent les mutilés ? Avais-tu déjà pensé à cela ? Sais-tu que l’homme imprévoyant qui a employé ses yeux pour le mal se présente ici avec des orbites vides, que le malfaiteur qui se sert du don de la locomotion saine dans des actes criminels est victime de la désolation de la paralysie, quand il n’est pas recueilli dépourvu de jambes, que les pauvres obsédés par les aberrations sexuelles arrivent en général plongés dans une profonde folie ? [...] Nosso Lar n’est pas le séjour des esprits à proprement parler victorieux, si nous attribuons à ce mot son acception habituelle. Nous sommes heureux parce que nous avons du travail ; et la joie habite chaque recoin de la colonie parce que le Seigneur ne nous a pas retiré le pain béni du service. [...] »

Le regard perdu dans l’horizon, comme contemplant certaines de ses expériences sur l’écran des souvenirs les plus intimes, il précisa : « Les religions terrestres invitent les êtres au banquet céleste. Quiconque s’est approché un jour de la notion de Dieu en toute bonne foi, ne peut alléguer l’ignorance sur ce point. Innombrables sont les appelés, mon ami ; mais où sont ceux qui ont répondu à cet appel ? À de rares exceptions, la masse humaine préfère répondre à un autre genre d’invitations. L’occasion sainte est perdue dans les déviations du bien, la fantaisie de chacun s’aggrave, le corps physique s’élimine à grands coups d’irréflexion. Résultat : des milliers de personnes se retirent journellement de la sphère de la chair en un douloureux état d’incompréhension. Des multitudes sans nombre errent dans toutes les directions parmi les cercles proches de la surface planétaire, constituées de fous, de malades et d’ignorants. »

Observant mon admiration, il me demanda : « Croirais-tu, par hasard, que la mort du corps nous conduirait sur des plans miraculeux ? Nous sommes contraints à un rude travail, à de lourds services, et cela n’est pas tout. Si nous avons des dettes sur la planète, aussi haut que nous nous élevions, il est indispensable de revenir pour rectifier ce qui doit l’être, lavant notre visage dans la sueur du monde, défaisant les menottes de la haine, les remplaçant par les liens sacrés de l’amour. Il serait injuste d’imposer à d’autres la tâche de sarcler le champ que nous avons semé d’épines avec nos propres mains. »

Remuant la tête, il ajouta : « C’est le cas des nombreux appelés, mon cher. Le Seigneur n’oublie aucun homme ; mais rares sont ceux qui s’en souviennent. »

Accablé par le souvenir de mes propres erreurs face à de si importantes notions de responsabilité individuelle, je m’exclamai : « Comme j’ai été pervers ! » [...]

Tout en faisant les pansements, il dit : « Toute médecine honnête est un service d’amour, activité de juste secours ; mais le travail de guérison est particulier à chaque esprit. Tu seras traité avec tendresse, tu te sentiras fort comme aux jours anciens de ta jeunesse terrestre, tu travailleras beaucoup et, je crois, tu deviendras un des meilleurs collaborateurs de Nosso Lar ; cependant, la cause de tes maux perdurera en toi jusqu’à ce que tu te défasses des germes qui pervertissent la santé divine, germes que tu as associés à ton corps subtil par la négligence morale et le désir de jouir de la vie plus que les autres. [...] »

Je méditai sur ces conseils, pensant à la bonté divine et, dans l’exaltation de ma sensibilité, je me mis à pleurer abondamment. Malgré cela, Lisias termina le traitement quotidien avec sérénité et dit : « Quand les larmes ne prennent pas leur source dans la révolte, elles constituent toujours un remède dépuratif. [...] »

Parlant ainsi, il caressa tendrement mon front abattu et prit congé en m’embrassant, plein de cet amour fraternel.

Précieux avis

Le lendemain, après la prière du crépuscule, Clarencio vint à ma rencontre en compagnie de Lisias. Sa physionomie irradiait la générosité et il me demanda tout en m’embrassant : « Comment allez-vous ? Un peu mieux ? »

J’esquissai le geste du malade qui, sur la Terre, se voit entouré d’attention, ses fibres émotionnelles se ramollissant. De temps à autre, dans le Monde, la tendresse fraternelle est mal interprétée. Obéissant aux vices anciens, je me mis à parler pendant que les deux bienfaiteurs s’asseyaient à mon côté : « Je ne peux nier que je vais mieux. Mais par ailleurs, je souffre intensément. [...] J’ai beau vouloir m’accrocher à l’optimisme, je sens que la sensation de malheur bloque mon esprit avec les terribles prisons du cœur. Quel tragique destin ! »

Le vent des lamentations conduisait mon esquif mental vers le grand océan des larmes. Malgré tout cela, Clarencio se leva, serein, et dit avec simplicité : « Mon ami, désirez-vous réellement la guérison spirituelle ? »

Comme j’acquiesçai d’un geste, il poursuivit : « Apprenez alors à ne pas parler excessivement de vous-même ni à commenter votre douleur. Les lamentations indiquent une infirmité mentale et un parcours tortueux au traitement difficile. Il est indispensable de créer des pensées nouvelles et de discipliner les lèvres. Nous atteindrons l’équilibre seulement en ouvrant notre cœur au Soleil de la Divinité. Considérer l’effort nécessaire comme une chose imposée qui nous écrase, voir les souffrances là où se trouve la lutte qui nous conduit à la foi, c’est là le signe d’un regrettable aveuglement de l’âme. Plus vous utiliserez la parole pour vous adonner à de douloureuses considérations dans le cercle de votre personnalité, plus lourds deviendront les liens qui vous retiennent aux souvenirs mesquins. Le même Père qui veille sur votre personne, vous offrant un toit généreux dans cette maison, s’occupera de vos parents terrestres. Nous devons voir notre groupe familial comme une construction sacrée sans oublier que nos familles sont des parties de la Famille universelle, sous la Direction Divine. Nous serons à vos côtés pour résoudre les difficultés présentes et structurer les projets du futur. Mais nous ne disposons pas de temps pour revenir à la zone stérile des lamentations. Qui plus est, nous nous engageons, dans cette colonie, à accepter le travail le plus âpre comme une occasion de réalisation bénite, prenant en compte le fait que la Providence déborde d’amour alors que nous croulons sous les dettes. Si vous souhaitez rester dans cette maison d’assistance, vous apprendrez à penser avec justesse. »

Durant cet intervalle, mes larmes séchèrent et, encouragé par mon généreux instructeur, je pris une tout autre attitude, bien que me sentant gêné par ma faiblesse.

Explications de Lisias

Je me réjouissais, à présent, dans la contemplation des vastes horizons, penché aux larges fenêtres. C’est avant tout l’aspect de la Nature qui m’impressionnait. Presque tout était une copie améliorée de la Terre. Les couleurs plus harmonieuses, les substances plus délicates. Le sol était recouvert de végétation ; grands arbres, vergers croulants sous les fruits et jardins agréables. Au loin se dessinaient des montagnes couronnées de lumière continuant la plaine où était située la colonie. Tout semblait être cultivé avec soin. À courte distance, de gracieux édifices se dressaient, s’alignant à espaces réguliers, affichant les plus diverses formes. Tous avaient leur entrée fleurie et quelques petites maisons se détachaient des autres bâtisses, entourées de murs couverts de lierre où diverses roses avaient éclos, ici et là, embellissant le vert aux multiples chatoiements. Des oiseaux au plumage coloré planaient dans les airs et, de temps à autre, venaient se poser en groupes sur des tours d’un blanc éclatant qui se dressaient de manière rectiligne, faisant penser à de gigantesques lys s’élevant vers les cieux.

Depuis les grandes fenêtres, j’observais, curieux, le mouvement du parc. Hautement surpris, je voyais des animaux domestiques au milieu des longues rangées d’arbres feuillus qui s’étendaient jusqu’à ses limites.

Durant mes luttes intérieures, je me perdais en questions de toutes sortes. Je ne parvenais pas à réaliser le nombre incroyable des formes analogues à celle de la planète, compte tenu du fait que je me trouvais dans une sphère à proprement parler spirituelle.

Lisias, l’aimable compagnon de tous les jours ne rechignait pas à donner des explications.

La mort du corps ne conduit pas l’homme à des situations miraculeuses, avait-il dit. Tout processus évolutif implique une gradation. Il y a de multiples régions pour les désincarnés¹, comme il existe

¹ « Il y a de nombreuses demeures dans la maison de mon Père. » (Jean 14, 2.)

d’innombrables et surprenants plans pour les êtres enveloppés dans la chair terrestre. Âmes et sentiments, formes et choses, obéissent à des principes de développement naturel et à une hiérarchie juste. J’étais toutefois préoccupé, car depuis les nombreuses semaines que je demeurais ici, dans ce centre hospitalier, je n’avais reçu la visite d’aucune personne que j’avais connue sur la Terre. Finalement, je n’avais pas été la seule personne à devoir déchiffrer l’énigme de la tombe. Mes parents avaient entrepris avant moi le grand voyage. Plusieurs amis d’une autre époque m’avaient précédé. Alors pourquoi ne venaient-ils pas dans cette chambre de malade spirituel, apporter un peu de réconfort à mon cœur douloureux ? Quelques instants de consolation seraient suffisants.

Un jour, ne pouvant plus me contenir, je demandai à mon ami si attentionné : « Mon cher Lisias, penses-tu qu’une rencontre soit possible, ici, avec ceux qui nous ont devancés dans la mort du corps physique ? » – « Pourquoi ne le serait-ce pas ? Te crois-tu oublié ?!... » – « Oui. Pourquoi ne me rendent-ils pas visite ? Sur Terre, j’ai toujours compté avec l’abnégation maternelle. Mais jusqu’à présent, ma mère n’a pas donné signe de vie. Mon père aussi a fait le grand voyage, trois ans avant mon trépas. »

« Apprends de moi, dit Lisias, que ta mère t’a aidé jour et nuit depuis la crise qui a précédé ta venue. Quand tu étais alité et sur le point d’abandonner le cocon terrestre, son attention maternelle à ton égard a redoublé. Tu ne sais peut-être pas que tu es demeuré plus de huit ans dans les sphères inférieures. Elle n’a jamais baissé les bras, intercédant de nombreuses fois à « Nosso Lar » en ta faveur. Elle a fait appel aux bonnes grâces de Clarencio, qui commença à te rendre visite fréquemment, jusqu’à ce que le vaniteux médecin de la Terre qui était en toi s’écarte un peu afin que surgisse le fils du Ciel. Comprends-tu ? [...] Le jour où tu as prié du fond de ton âme, quand tu as compris que tout l’Univers appartient au Père Sublime, tes pleurs devinrent différents. Ne sais-tu pas qu’il y a les pluies qui détruisent et les pluies qui créent ? Il en va de même des larmes. Il est logique que le Seigneur n’attende pas nos prières pour nous aimer ; cependant, il est indispensable que nous nous placions en situation de recevoir afin de comprendre son infinie bonté. Un miroir noirci ne réfléchit pas la lumière. De la même manière, le Père n’a pas besoin de nos pénitences, mais reconnaissons que les pénitences nous rendent un très grand service. Tu comprends ? Clarencio n’eut aucune difficulté à te localiser, répondant aux appels de ta douce mère de la Terre ; pourtant, tu as pris beaucoup de temps pour rencontrer Clarencio. Et quand elle a su que tu avais déchiré les voiles obscurs à l’aide de la prière, elle a pleuré de joie, selon ce que l’on m’a raconté... »

« Et où se trouve ma mère ? m’exclamai-je, finalement. Si cela m’est permis, j’aimerais la voir, l’embrasser, m’agenouiller à ses pieds ! »

« Elle ne vit pas à Nosso Lar, m’informa Lisias, elle habite des sphères plus élevées où elle ne travaille pas que pour toi. »

Observant mon désappointement, il ajouta fraternellement : « Elle viendra te voir, c’est sûr, bien avant que tu ne le penses. Quand quelqu’un désire quelque chose ardemment, il se trouve déjà sur le chemin de la réalisation. Tu as sur ce point la leçon de ton propre cas. Pendant des années, lentement, tu as hébergé la peur, les tristesses et les désillusions ; mais quand tu as mentalisé fermement la nécessité de recevoir l’aide divine, tu as étendu le niveau vibratoire de ton esprit et tu as trouvé la vision et le secours. »

Les yeux brillants, encouragé par les précisions reçues, je m’exclamai, résolu : « Alors je souhaite, de toutes mes forces, qu’elle vienne... qu’elle vienne... »

Lisias sourit avec intelligence et, comme celui qui veut mettre en garde, généreux, il dit au moment de prendre congé : « Il convient malgré tout de ne pas oublier que la réalisation noble exige trois conditions fondamentales, à savoir : premièrement, désirer ; deuxièmement, savoir désirer ; troisièmement, mériter ou, en d’autres mots, volonté active, travail persistant et mérite. »

Le visiteur gagna la porte de sortie, souriant, pendant que je restais silencieux, méditant sur l’immense programme formulé en si peu de mots.

(À suivre.)

LE RÉCIT DE FRANCHEZZO – SUITE 6.

(Mes aventures dans l’autre vie, témoignage d’un noble italien recueilli par le médium A. Farnese en 1896.)

J’aimerais insister sur le fait que dans le Monde Spirituel, l’être humain est entièrement libre d’obéir à son propre penchant et, si bon lui semble, de rejeter le conseil qu’on lui donne. Les limites dans lesquelles un esprit peut accomplir ses désirs et la mesure dans laquelle il peut empiéter sur le droit des autres sont régulées par le degré de loi et d’ordre régnant dans la sphère à laquelle il appartient. Par exemple, dans les sphères les plus basses, là où n’existe que la loi du plus puissant oppresseur, vous pouvez faire ce qui vous plaît. Vous pouvez outrager un esprit et l’asservir jusqu’à la limite du supportable. Et un autre, plus fort que vous, agira

de même envers vous. Les esclaves les plus opprimés de la Terre sont moins malheureux que ceux que j’ai vus dans les sphères les plus basses, où aucune loi ne prévaut et où ne vivent que les esprits ayant ignoré toute leur vie les lois divines et humaines, se décrétant eux-mêmes la loi pour opprimer leurs voisins. Dans ces sphères, il semble qu’aussi fort, cruel et dur que puisse être un esprit, il s’en trouve toujours un autre plus fort que lui, plus cruel, plus mauvais et plus tyrannique pour l’oppresser, jusqu’à parvenir finalement à ceux dont on peut dire qu’ils règnent sur l’Enfer comme les Rois et les Empereurs du Mal. Ce processus continue jusqu’à ce que le mal devienne son propre remède. Le plus méchant et le plus despotique aspirera finalement à une autre vie, souhaitant une loi pour restreindre ce désordre, une puissance supérieure à la sienne. Ce sentiment sera la première étape, le premier élan vers une vie meilleure, donnant aux Frères de l’Espoir envoyés dans ces sombres sphères une ouverture pour stimuler ce désir d’amélioration. En fonction de son niveau, l’esprit trouve à chaque étape de son progrès un degré de loi et d’ordre supérieur, auquel il doit être prêt à se conformer, comme il attend des autres qu’ils s’y plient. Une obéissance parfaite aux lois morales suprêmes ne se trouve que dans les sphères les plus hautes, mais il existe, en dessous, de nombreux degrés. Celui qui respecte le droit d’autrui verra son propre droit respecté, tandis que celui qui piétine son voisin sera à son tour piétiné par plus forts que lui.

Dans le Monde Spirituel, l’être humain est libre à tous points de vue. Il peut être studieux ou paresseux, faire le Bien ou le Mal, attirer à lui la bénédiction ou la malédiction. Comme il est, ainsi sera son entourage. La sphère pour laquelle il est mûr sera toujours pour lui la plus haute qu’il puisse atteindre, jusqu’à ce que, par ses efforts, il soit devenu digne d’habiter une sphère plus élevée. Ainsi les bons n’ont besoin d’aucune protection contre les méchants dans le Monde Spirituel. Leur différence de niveau spirituel érige entre eux une barrière insurmontable. Ceux d’en haut peuvent toujours, s’ils le désirent, descendre et assister ceux d’en bas. Mais, entre les premiers et les seconds, existe un abîme que les seconds ne peuvent franchir. Ce n’est que sur la Terre (et sur les autres planètes dotées d’une vie matérielle) que peut exister un mélange de bonnes et mauvaises influences d’une force presque égale. Je dis bien « presque égale » car, même sur Terre, le Bien possède la plus grande puissance. C’est l’être humain lui-même qui s’aliène ce pouvoir par son attachement à sa basse nature.

Il y a très longtemps, lorsque le cœur de l’homme était aussi simple et pur que celui d’un enfant, le Monde Spirituel était tout proche de lui, bien qu’il ne le sût pas. Mais les êtres humains se sont aujourd’hui éloignés du Monde Spirituel et, tels des matelots sur un radeau, ils le cherchent dans le brouillard. Des pilotes bienveillants du Monde Spirituel se tiennent prêts à les soutenir pour les diriger vers ce pays rayonnant d’où ils peuvent rapporter un trésor de lumière et d’espoir aux combattants fatigués de la Terre.

(À suivre.)

DE L’ENFER AU PARADIS : LA RÉDEMPTION DE ROBERT BLUM DANS L’AUTRE MONDE.
(Révélation reçue par Jacob Lorber de 1848 à 1851.)

La vie de Robert Blum² sur Terre

Robert Blum arriva sur Terre dans la pauvreté la plus extrême, et dut lutter contre la misère noire pendant presque toute sa vie, destin qui lui advint pour des raisons fondées qui sont toutefois incompréhensibles pour le monde. Son âme et son esprit venaient de cette planète dont les habitants, comme le révèle le livre *Le Soleil Naturel*, ont l’habitude de déplacer avec obstination des montagnes entières et continuent à faire en tant qu’esprits tout ce qu’ils n’ont pas pu accomplir physiquement.

Cet homme qui fut exécuté en raison de son audace avait déjà fait preuve dans son enfance de ténacité d’esprit. Bien que J’aie dû, dans son intérêt, faire surgir des obstacles chaque fois qu’il tendait à s’exalter, Mes interventions ne servirent pas à grand-chose, car l’opiniâtreté de son esprit lui permit néanmoins d’atteindre une position sociale de grande influence. [...]

Ses idées sur la justice sociale, il les tenait principalement de l’école religieuse mondaine de Johannes Ronge³ et de ses collègues. En réalité, il ne s’agissait ni d’une école ni d’une Église, car elle Me niait en tant

² Homme politique allemand (1807-1848) qui fut condamné à mort et exécuté après l’insurrection viennoise de 1848, au mépris de l’immunité que lui procurait son appartenance au parlement de Francfort. Sa mise à mort provoqua de l’émotion dans la population allemande et suscita une vive réprobation à l’échelle européenne. (Voir la fiche Wikipédia le concernant.)

³ Prêtre allemand (1813-1887). Se posant comme un nouveau Luther, il fut excommunié et fonda en 1845 une « Église catholique allemande » indépendante de Rome qui niait la nature divine de Jésus. Robert Blum épousa les thèses de l’abbé Ronge, mais tout en restant attaché de cœur à la figure du Christ comme bienfaiteur de l’humanité. (Voir la fiche Wikipédia le concernant.)

que Seigneur et faisait de Moi un homme ordinaire et un simple enseigneur de l’Antiquité. [...] Tout comme Johannes Ronge, notre homme construisit ses idées socialistes sur du sable. [...]

Il se fondait principalement sur une idée qu’il avait empruntée à Ma parole : « Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait », et il croyait que tous sont frères du Seigneur, quel que soit leur statut. Mais il ne croyait pas en premier lieu à l’Unique que les hommes devaient imiter à la perfection.

Premières impressions dans l’au-delà. Conscience de se sentir vivant.

La plupart des condamnés à mort arrivent dans le monde des esprits dans une grande fureur et avec un vif désir de vengeance, et tournent en rond pendant un certain temps comme s’ils étaient complètement fous. C’est pour cette raison que ces arrivants, s’ils sont de véritables criminels contre les commandements de Dieu, donc fondamentalement mauvais, sont aussitôt conduits dans leur véritable élément, l’enfer, pour y exercer leur vengeance ⁴. De là, une fois leur soif de vengeance plus ou moins assouvie, ils sont repris dans le monde des esprits, où ils sont de nouveau soumis à l’épreuve de la liberté.

Mais les esprits comme celui de notre homme, qui n’arrivent là-bas qu’en tant que criminels politiques, sont d’abord placés dans un état sans lumière. Ils y sont comme des aveugles et ne voient pas les êtres sur lesquels ils brûlent d’exercer leur vengeance. [...] Ces esprits restent dans cet état jusqu’à ce que leur désir de vengeance se transforme en un sentiment d’impuissance totale. Leur âme profondément blessée et offensée se met alors à pleurer, et cette affliction détourne et affaiblit peu à peu la rage qui les alimente.

Dans le monde, notre homme ne pouvait bien sûr que sauver son honneur en se montrant, lors de son exécution, résolu et méprisant envers la mort, au rebours de ce qu’il ressentait vraiment. En effet, il éprouvait très fortement les horreurs de la mort, et ce d’autant plus qu’en tant que ferme néo-catholique, il ne croyait pas du tout à une vie après la mort physique. [...]

Tentatives de marche dans l’espace vide. Soliloque sur le néant et la survie. Malédiction contre Dieu, celui qui fait souffrir.

Voici maintenant que notre homme essaie de marcher normalement. Mais il ne trouve pas de sol sous ses pieds, qui lui semblent se balancer comme des pendules sans le faire avancer. C’est pourquoi il réfléchit à une autre façon de se déplacer et dit :

« Je dois commencer à nager dans cet air sans lumière avec les mains et les pieds, pour ainsi dire ! Pour avancer avec les jambes, il faut une base solide, faute de quoi on doit soit nager, soit voler ! Mais pour voler, il faut des ailes, et nous, les bipèdes nus, n’en avons pas. Que faire d’autre que d’utiliser au mieux les forces qui nous habitent encore ? Alors, nageons ! »

Il commence alors à nager avec les bras et les jambes, mais il ne sent aucun courant d’air qui le fasse avancer. Ne se laissant pas décourager pour autant, il sent que plus il travaille, plus ses efforts sont vains. Il se rend compte que cet air ténébreux ne lui oppose aucune résistance, et il cesse donc à nouveau ses mouvements. Il se dit : « Âne et fou, pourquoi me fatiguer en vain ? Je suis dans le néant, pourquoi le poursuivre ? Je veux entrer dans le repos du néant pour y devenir néant moi aussi ! [...] Ou bien y a-t-il sérieusement une vie de l’âme après la mort ? Car je suis toujours là, avec ma peau, mes cheveux et même mes vêtements ! L’âme a-t-elle donc aussi des jambes, des cheveux et des vêtements ? Si c’est le cas, ce manteau doit également avoir son âme ? Non, accepter une telle chose devrait faire rire l’infini tout entier ! [...] S’il y a vraiment un Dieu, comment peut-il lui plaire que des hommes s’entre-tuent cruellement au nom du trône ou de la diversité des convictions ? Puisque cela se passe toujours sur terre, cela ne peut certainement pas provenir de Dieu, qui ne peut logiquement et physiquement être autre chose que l’amour le plus pur. Il ne peut donc y avoir de Dieu. [...] »

Paix extérieure, inquiétude intérieure. Qu’est-ce que la vie ? Le désir de paix dans la foi conduit à la prière.

Après ces paroles, Robert devient muet et silencieux de bouche, mais plus il est silencieux extérieurement, plus l’agitation intérieure est forte. Cela le pousse à une nouvelle forme de désespoir et de fureur. Car il

⁴ Il n’en sera pas de même pour Robert Blum, comme on le verra, puisque, justement, il n’était pas « fondamentalement mauvais ». Il s’était égaré dans de fausses voies, mais avait gardé la volonté de bien faire. En outre, son attachement à la figure historique de Jésus-Christ, même mal comprise, lui vaudra de parcourir un chemin bien différent de celui de Franchizzo et d’André Luiz, qui n’avaient jamais perçu dans le Christ un modèle à suivre.

devient de plus en plus clair pour lui que même de cette manière, il ne peut pas se débarrasser de la vie. C’est pourquoi il se remet à parler : « Je n’arrive pas à mourir. Qui donc me conserve cette vie ennuyeuse ? Vous qui m’avez fait fusiller, vous ne m’avez pas fait de moi un mort, mais un mort-vivant ! [...] Car moi, que vous vouliez rendre mort, je suis vivant. Mais vous, qui vous estimez vivants, vous êtes dix fois plus morts que moi, votre victime !

« Tout irait bien si j’avais le moindre rayon de lumière ! Cette obscurité totale, que le diable la prenne ! Et si je devais endurer cette condition pour toujours ? Je suis damné ! Et si j’étais déjà un esprit ? Ce serait une bien mauvaise chose ! Non, je ne peux pas le croire, la vie éternelle n’est pas possible. Pourtant, il me semble que je passe déjà beaucoup de temps dans ces ténèbres. Quelques années ont déjà dû s’écouler ? [...]

« Ma femme et mes enfants commencent bien sûr à s’agiter dans mon cœur. Les pauvres vont souffrir d’une tristesse et d’une inquiétude intenses à cause de moi, mais que puis-je faire pour eux dans cet état ? Rien du tout ! Je pourrais bien sûr prier, mais pour qui et dans quel but ? Le meilleur souhait pour eux est de toute façon dans mon cœur une vraie prière, qui ne leur fera certainement pas de mal, même si elle ne peut rien leur apporter. Je ne connais pas d’autre prière que le *Notre Père* romain bien connu, le *Je vous salue Marie* et d’autres balivernes de ce genre ! Mais si je les récitais, ma famille, instruite et cultivée, me remercierait certainement avec étonnement. »

Le souvenir respectueux de Jésus produit de puissants éclairs. L’effroi de Robert et son heureux étonnement.

Robert poursuit : « Parmi toutes les formes de prière, le *Notre Père* est probablement la meilleure ! C’est ainsi que le sage maître JÉSUS a enseigné à ses disciples à prier. [...] Ô toi, bon maître et professeur JÉSUS ! Si Ton destin est semblable au mien, alors Tu auras aussi, après Ton exécution, regretté d’avoir fait tant de bien à l’humanité ? Près de deux mille ans dans une telle nuit ! »

Dès après que notre homme a ainsi prononcé le nom de JÉSUS avec sympathie et respect, un puissant éclair frappe d’est en ouest, ce qui effraie profondément notre apôtre de la liberté, mais lui apporte aussi beaucoup de joie, car il acquiert ainsi la conviction qu’il n’est pas aveugle. Mais en même temps, il se met à réfléchir à la cause de ce brillant éclair. Il passe en revue toutes les raisons connues de l’éveil de l’électricité, mais ne parvient pas à trouver une explication suffisante à cette première manifestation de lumière.

« Mais voilà qu’une idée lumineuse me vient à l’esprit », s’écrie-t-il. « Je suis certain maintenant qu’à côté de moi, il y a en quelque sorte des voisins ; je ne suis donc pas aussi seul que je l’avais d’abord cru. Ah ! c’est superbe ! Si je m’étais jeté plus tôt dans les bras de la philosophie, j’aurais maintenant de meilleures bases pour trouver des explications. Mais l’imbécile que je suis s’est perdu dans des ruminations stupides sur la prière et la vaine commisération avec le grand, sage et noble Maître des nations, JÉSUS, et pour... -- -- ! »

Aussitôt, les éclairs sont encore plus intenses. Robert est hors de lui, effrayé et stupéfait, et n’arrive pas à se remettre de cette lumière si déconcertante. Ce n’est qu’après une longue pause qu’il peut rassembler ses pensées plus profondément. Sa première pensée ordonnée est la suivante : « Ah ! maintenant je sais à quoi m’en tenir ! Ces éclairs sont le signe d’un violent orage qui va éclater au-dessus de Vienne ! Je me réveille peu à peu de ma grande stupeur et je reviens complètement à la vie. [...] »

Un regain de joie de vivre. La vengeance se transforme en pardon. Un nouvel éclair et une lumière durable.

Robert poursuit : « Ou, ou ? Étrange pensée ! Ces deux éclairs n’auraient-ils eu lieu que dans mon imagination, indiquant en fait que ma fin est proche ? [...] Bien sûr, je suis encore inconscient, mais un sentiment intérieur me dit : “Robert, tu deviendras bientôt assez puissant pour venger ton sang sur ces assassins et ces bourreaux ! [...] Il serait préférable, bien sûr, d’être déjà fort, tant que ma rage et ma soif de vengeance me dévorent. Mais si ma vengeance s’éteint peu à peu au cours de cette nuit et ne s’intensifie qu’après, je préfère rester dans ma faiblesse actuelle et m’en remettre au destin.

« Il est vraiment étrange que je sois incapable de maintenir ma rage et ma vengeance ! Elle se transforme en effet en une sorte de pardon magnanime, ce qui m’agace énormément. Mais d’un autre point de vue, c’est typiquement allemand ! Seul un Allemand peut pardonner, et c’est une vertu intrinsèque aux âmes les plus nobles ! [...] Ah ! voilà qui me soulage tout à coup ! J’admire moi-même ma grandeur, c’est un grand réconfort pour moi ! Certes, la légende dit la même chose du grand Docteur des nations qui, même sur la croix, pardonna à ses ennemis tous leurs méfaits. Mais il y avait certainement aussi en lui une âme authentiquement allemande, sinon il n’aurait guère été capable d’une telle grandeur de caractère. »

À cette nouvelle évocation du nom de JÉSUS, un puissant éclair passe du levant au couchant, laissant derrière lui une légère lueur durable d’un gris particulier, ce qui déconcerte beaucoup notre Robert.

Toute la sagesse du monde est vanité. Jésus inculque la foi à ses disciples.

Il observe attentivement la lueur qui perdure et s’en intrigue. Au bout d’un moment, il revient à lui, commence à réfléchir plus sobrement à cette apparition et se dit :

« En fin de compte, il s’agit d’un orage qui commence à s’éclaircir quelque peu après le troisième éclair. Une seule chose commence à m’intriguer : le fait que je semble planer comme un oiseau dans l’air libre, sans aucune base solide. [...] Je commence à comprendre que, physiquement, je suis bel et bien mort, car on ne peut s’attendre à ce qu’un corps lourd puisse se maintenir aussi longtemps dans l’air libre ou l’éther [...] Ô vous, les vaniteux, les humanitaires, les sages du monde, vous n’avez jamais eu la moindre idée d’un tel état après la mort du corps. Bref, vous m’avez trahi et vous en trahirez beaucoup d’autres. Mais que tout vous soit pardonné, car vous êtes aussi des Allemands ! [...] C’est pourquoi, maîtres, enseignez la foi à vos disciples ! Ils seront plus heureux en mourant que moi avec toutes mes forces intellectuelles. Je comprends maintenant pourquoi le grand Maître enseignant ne recommandait jamais à ses disciples que la foi ! »

Pensées favorables à l’égard de Jésus. Croissance de la foi en l’immortalité et en un Dieu d’amour.

Robert poursuit : « Ce Maître le plus sage des nations est né, comme moi, du sein de parents indigents. Il s’est élevé jusqu’à la plus haute sagesse morale, laborieusement et à travers toutes sortes de privations ; en outre, toute sa vie, il a dû supporter de nombreuses persécutions de la part de la hiérarchie sacerdotale juive. Il a dû avoir énormément de mal à s’élever à une telle sagesse parmi les Mosaïstes et les Aaronites les plus obstinés, dont l’esprit et le cœur étaient habités par une nuit obscure. [...] Mon cœur est encore troublé lorsqu’il se rappelle comment il a réprimandé l’ensemble du haut sacerdoce, d’une manière qui les a souvent fait exploser de rage ! Malheureusement, il a été victime de son grand courage et de la méchanceté de ces bêtes du temple parées d’or et de pierres précieuses. Mais est-ce que je m’en suis mieux sorti ? Pas du tout ! Moi aussi, je suis devenu le martyr de mes plus nobles efforts. [...] Mais je suis libéré de tout cela et convaincu qu’aucun bienfaiteur de l’humanité ne s’en est jamais mieux tiré que moi, qui, malgré ma bonne volonté, ne suis pas JÉSUS, loin s’en faut ! »

À l’énoncé de ce nom, un puissant éclair passe à nouveau, et cette fois très près de Robert. Il laisse derrière lui une sorte de crépuscule et, vers le soir, un peu de brume, de sorte que notre homme peut maintenant bien distinguer toute sa forme, sans pour autant quitter son état de grande liberté dans l’air.

Bien que l’éclair le surprenne cette fois encore, il n’en est plus effrayé, mais se met aussitôt à y réfléchir avec calme et se dit en lui-même : « En vérité, c’est bien singulier ! Cette fois-ci, la foudre m’a pour ainsi dire traversé le corps, et pourtant, pour la première fois, je n’ai senti qu’une brise très agréable, qui m’a revigoré ! [...] Il me semble cependant étrange que, chaque fois que j’ai prononcé le nom du grand Oriental, il y ait eu autant d’éclairs ! Si même les manteaux sont immortels, il se peut que JÉSUS... Oh ! en effet, il vient de se produire à nouveau des éclairs, et encore plus puissants que les fois précédentes ! – C’est très particulier !!! »

Plus de pensées révérencieuses et d’aspiration à Jésus. La région lumineuse se rapproche.

Robert poursuit : « [...] Mon grand ami Jésus – oh ! ho ! – encore des éclairs ! Mais pas de souci ! Qu’est-ce que j’allais dire ? Mon grand ami a perçu mon souhait le plus ardent et fait tout pour venir vers moi. [...] S’il peut m’attirer, il a aussi attiré de la même manière tous ses successeurs qui ont traversé avant moi le véritable chemin de croix ! [...] »

Une forme humaine dans la région lumineuse. Est-ce Jésus ? La joie de Robert dans l’attente de ce qu’il désire.

Robert poursuit : « Mon cœur, réjouis-toi ! Car la région lumineuse s’est rapprochée, et je vois quelque chose qui ressemble à un être humain et qui semble me faire signe du haut de la montagne !

« Finalement, c’est le bon Jésus lui-même ? Oui, oui, c’est lui en chair et en os ! Car j’ai vu clairement comment, à l’évocation de Son Nom, un puissant éclair est parti de lui dans la direction de ma personne. Oh ! ce sera infiniment charmant de me trouver en compagnie de cet esprit dont j’ai si souvent admiré par-dessus tout la grandeur et l’insurpassable profondeur de sagesse ! »

(À suivre.)